

Enjeux 1

Page 5 :

SANDRA KOROL. *KilomBo*.

Enfermées sous terre et chargées de manger les ordures qu'un camion déverse dans un grand tuyau, Gorda et Nena se racontent l'une à l'autre au travers de souvenirs dont on ne sait pas s'ils sont réels et de rêves auxquels on ne peut s'empêcher de croire.

Ainsi, Gorda, la vieille, narre à Nena, la petite, le monde d'en haut, celui d'où viennent les ordures. Un monde fait de guerres et de légendes dont Nena n'a plus le souvenir, mais qu'elle souhaite tant rejoindre. Au milieu des demi-vérités, des jeux de rôle, des débris et des rats, la chose dont on ne cesse de parler, c'est l'amour.

KilomBo est le récit de tout ce que nous sommes capables de mettre en place pour échapper à ce qui doit être vécu; de toute l'énergie que nous employons à tordre la réalité pour la faire correspondre à un scénario interne dont nous pensons non seulement qu'il doit être le nôtre pour toujours, mais aussi qu'il est applicable aux autres.

Page 89 :

VALÉRIE POIRIER. *Les Bouches*.

Dans un petit hôtel de campagne déserté par les visiteurs et au bord de la faillite vivent trois femmes: Félicité, la propriétaire de l'hôtel, Zora, sa fille, et Lili, une pensionnaire.

Trois vies en creux qui s'articulent autour de l'absence.

Nous sommes à la veille de Pâques. Arrive Arbaze, un voyageur.

En une journée et une nuit, les rêves des femmes vont exploser et se transformer pour laisser chacune face à sa réalité.

Page 175 :

MANON PULVER. *Au bout du rouleau.*

Au bout du rouleau est une comédie de l'épuisement, du burn-out capillaire, où s'effilochent les liens qui relient deux individus – en l'occurrence deux femmes – à leur image d'eux-mêmes.

La comédie des apparences et de la fuite en avant est ici poussée jusqu'à son paroxysme peroxydé : deux femmes expriment leur ratage personnel dans un dialogue destructeur et burlesque à la fois, entre désir de manipuler et besoin de se confesser...

Page 223 :

PASCAL REBETEZ. *Les mots savent pas dire.*

En 1971, dans les Pyrénées françaises, un paysan et sa sœur enterrent leur mère morte sous le plancher de leur maison. Pendant cinq mois, dans un isolement absolu n'exceptant que sa sœur Paule, Jeannot gravera sur le parquet de chêne d'environ cinq mètres sur deux une cascade de mots, une incantation furieuse défiant toutes les règles de la littérature. De ce fait divers est resté *Le Plancher* de Jeannot, œuvre d'art brut parmi les plus singulières, dont s'est inspiré l'auteur.

La pièce induit un huis clos délirant et inexorable. Il y a Jeannot, obsédé par sa mission de redresseur de torts et de mots, une sorte de Don Quichotte pris dans la meule de l'Histoire. Il y a Paule, victime expiatoire, déchet des secrets de famille. La Mère, la disparue, s'offre en apparition sublimée alors que Bérurier fait le relais entre ce chaudron tragique et la trop étale réalité.

Enjeux 1

SANDRA KOROL
KilomBo

VALÉRIE POIRIER
Les Bouches

MANON PULVER
Au bout du rouleau

PASCAL REBETEZ
Les mots savent pas dire



Théâtre en camPoche
Enjeux

*Collection « Théâtre en camPoche »,
dirigée par Philippe Morand,
publiée en partenariat avec la Société Suisse des Auteurs
(SSA)*

Cet ouvrage a bénéficié d'aides à la publication accordées par
la Commission cantonale vaudoise des activités culturelles,
le Service des affaires culturelles de la Ville de Lausanne,
et par le Département de la culture de la Ville de Genève

« Enjeux 1 »,
cent soixantième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Marie-Claude Schoendorff,
Daniela Spring et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Mario del Curto
Photogravure : Bertrand & Cédric Lauber, Color+, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-160-X
Tous droits réservés
© 2005 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

Sandra Korol

KilomBo

Création de *KilomBo*

Le 7 mars 2006,
au Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E

Mise en scène : Nathalie Lannuzel

Avec :

Gorda : Jeanne Friedrich

Nena : Valeria Bertolotto

Personnages

Gorda, une grosse femme, sans âge

Nena, une femme menue, plus jeune que Gorda

L'histoire se déroule sous terre, dans une déchetterie exigüe. Elle dure aussi longtemps qu'on le souhaite.

TÊTE-À-TÊTE N° 1

GORDA ET NENA

Dans le noir, deux voix serrées l'une contre l'autre.

NENA. Gorda...

GORDA. ...

NENA. Gorda...

GORDA. ...

NENA. Gorda...

GORDA. ...

NENA. Ouhou...

GORDA. Shhh...

NENA. Oh! Tu es là!

GORDA. Non.

NENA. Non?

GORDA. Je suis morte.

NENA. Morte?

GORDA. ...

NENA. Mais qui parle si tu es morte, Gorda?

GORDA. ...

NENA. Meurs pas sans moi, Gorda. Je t'en prie.
Meurs pas sans moi.

GORDA. J'y peux rien, c'est comme ça. On décide
pas quand on meurt.

NENA. Tu mens, Gorda! Je vois tes yeux, ils sont
grands ouverts. On n'a pas les yeux ouverts
quand on est mort, Gorda!

GORDA. Moi si. C'est pour mieux contempler le
néant.

NENA. On parle plus quand on est mort, Gorda!

GORDA. Moi si. C'est pour mieux exprimer ce que
je vois dans le néant.

NENA. Et qu'est-ce que tu vois, Gorda?

GORDA. Un tas de choses indicibles, Nena.

NENA. Prends-moi avec toi, Gorda. Prends-moi dans la mort avec toi.

GORDA. Non.

NENA. ...

GORDA. La mort, ça se mérite, Nena. Faut avoir eu une vie bien remplie pour mourir, Nena. Ta vie à toi, c'est encore une bagatelle. Tu ne peux pas mourir avec moi.

NENA. Oh!...

GORDA. Eh oui...

NENA. Oh!...

GORDA. Et maintenant silence, Nena! Ne me gâche pas le néant.

NENA. Oui... Pardon...

Un long temps.

GORDA. Nena... Tu es une nouille...

NENA. Oui... Pardon...

TÊTE-À-TÊTE N° 2

LES ORDURES

Une déchetterie, sous terre, dans un endroit exigü et puant. Seuls liens avec le monde extérieur : une fenêtre, au centre, condamnée par des briques verdâtres et le grand tuyau en métal par lequel arrivent les déchets, à cour. À cour également, une chaise à bascule dont le tissu est râpé. Par terre, quelques déchets et, si c'est la saison, un rat ou deux. Gorda, le crâne lisse à l'exception de trois touffes, seule sur le lit, à jardin. C'est une grosse dame au regard incisif. Avec des gestes lents, elle déchire méticuleusement, en petits bouts, ce qui semble être du papier journal. Puis, elle sort une langue énorme, imbibe de salive les petits bouts de papier et se les colle, un à un, sur le crâne. Elle répète l'opération plusieurs fois, avec la même minutie. Soudain, un grand bruit dans le grand tuyau. Puis plus rien. Gorda regarde. Un temps. Dans un mélange de fumée et de lumière, le grand tuyau crache une montagne d'ordures qui s'écrasent sur le sol. Un temps. Gorda se lève. Gorda s'avance. Gorda examine les ordures. Un temps.

GORDA. Nena !

Un temps.

GORDA. Nena...

Un temps.

GORDA. Pourquoi tu ne m'écoutes jamais ? Avant le dernier arrivage ça sert à rien !

Un temps.

GORDA. Je compte jusqu'à trois. *Elle enlève un papier de son crâne.* Un... *Elle enlève un papier de son crâne.* Deux...

Un temps. Gorda donne un grand coup de pied dans le grand tuyau. Nena, délogée, tombe dans les ordures.

GORDA. *Elle enlève un papier de son crâne.* Trois ! *Un temps.* Encore trahie par le camion à ordures ? Pauvre Nena.

Un temps.

NENA, *le nez dans les ordures* : Ça fait si longtemps que je n'ai pas vu.

GORDA. Ça fait si longtemps que je n'ai pas vu.

NENA. Je veux juste voir.

GORDA. Je veux juste voir.

NENA. Toi, tu as vu.

GORDA. Toi, tu as vu.

Un temps. Gorda s'assied dans les ordures et commence à manger. Elle tend une ordure à Nena. Nena regarde l'ordure. Nena est toute menue. Elle a de grands yeux doux.

NENA. Gorda... Pourquoi ?

GORDA. Parce que.

Un temps.

NENA. Mais...

GORDA. Avaler ce dont ils ont honte. Ingurgiter leurs erreurs. Digérer leurs défaites. Transformer leurs violences. Sublimier leurs horreurs. *Un temps.* Manger les ordures. Notre rôle.

NENA. ...

GORDA. C'est un honneur, Nena.

NENA. Ruminer les restes ?

GORDA. C'est un honneur.

NENA. C'est un honneur.

GORDA. Un honneur. Mange !

NENA. Un honneur. Mange !

Nena prend une poignée d'ordures et mange. Gorda se lèche les doigts.

Un temps.

NENA. Pourquoi nous, Gorda ?

GORDA. Nous n'existe pas, Nena, je te l'ai déjà dit.
Eux, oui, nous, non.

NENA. Pourquoi eux, Gorda ?

GORDA. Parce que c'est écrit.

Un temps.

NENA. Pour toujours, Gorda ?

GORDA. Toujours n'existe pas, Nena, je te l'ai déjà dit. Jamais, oui, toujours, non.

NENA. Pour jamais, alors ?

Un temps.

GORDA. Pour l'instant. Mange !

NENA. Mange !

Un temps.

NENA. Et après ?

GORDA. Après n'existe pas, Nena, je te l'ai déjà dit.
Avant, oui, après, non.

Un temps.

NENA. Ooh !...

GORDA. Eh oui !...

Un temps.

NENA. Mange !

GORDA. Mange !

Noir.

TÊTE-À-TÊTE N° 3

SOUVENIR DE LUI

NENA. Gorda

GORDA. ...

NENA. Raconte encore.

GORDA. ...

NENA. Juste une fois, Gorda. Encore.

GORDA. Pourquoi ?

NENA. Parce que je me souviens plus, Gorda. Je me souviens plus.

GORDA. ...

NENA. Qu'est-ce qui faut faire, Gorda ? Qu'est-ce qui faut faire quand on se souvient plus ?

GORDA. Rien.

NENA. Rien.

GORDA. Oublier.

NENA. Oublier.

GORDA. Oublier vite qu'on perd la tête.

NENA. Gorda. Raconte.

GORDA. Tu oublieras.

NENA. Raconte.

GORDA. ...

NENA. Gorda. Juste une fois.

GORDA. Tu oublieras.

NENA. Oui.

GORDA. Alors je raconte. Lorsqu'il passait la porte, tout le monde retenait son souffle. Même les animaux, même les fleurs. Oui, parce qu'il y avait encore des fleurs et on pouvait les entendre respirer. Il fallait avoir l'oreille bien fine, comme du papier de riz, mais, oui, on pouvait les entendre respirer. Et, lorsqu'il passait la porte, elles aussi retenaient leur souffle. Un vide. C'est ça que tout le monde faisait : un vide pour qu'il y ait suffisamment de place pour lui. Parce que tu comprends, Nena, il y en a qui sont tellement complets... Il faut s'arrêter de respirer pour leur

faire de la place. Sinon, on les encrasse. Et c'est mal, ça. Et lui, Nena, il était complet. Comme la Vie. Et lorsqu'il te regardait, Nena, tu te sentais unique. Un regard de lui, et tu te sentais complète. Et si, par malheur, il disparaissait un instant dans l'arrière-boutique pour aller se rafraîchir, alors tous le suivaient des yeux et priaient en secret pour qu'il revienne vite et que tout cela ne soit pas un rêve.

NENA. Et il revenait ?

GORDA. Oui, il revenait. Toujours. Il revenait plus lumineux et plus complet encore qu'avant. Comme si l'arrière-boutique était en fait une porte dérobée qui menait directement au Ciel. Ne pas perdre une miette du miracle. Le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il se rasseye. Sans respirer. Oui, il revenait. Toujours.

NENA. Et il reviendra ?

GORDA, *elle gifle Nena*: Pauvre sac ! Bien sûr qu'il reviendra ! Et je partirai avec lui. Et je ne verrai plus ta face de morue. Je ne verrai plus que lui et lui ne verra plus que moi. Parce qu'il m'a donné sa parole. Et sa parole est complète elle aussi. Quand la merde là-haut sera finie, il viendra me chercher. C'est comme ça. C'est écrit. *Un chargement d'ordures arrive à travers le grand tuyau.* Ouh ! Ouh ! Chaud devant ! Va, Nena ! Va ! T'attends quoi ? Chaud devant ! Ça

sert à rien de me regarder avec tes yeux de truie ! Au boulot !

NENA. J'ai pas faim...

GORDA. Ah oui?! Eh bien, je m'en fous que tu n'aies pas faim, moi ! Le boulot, c'est le boulot ! Allez ! Allez !

Gorda pousse Nena dans le tas d'ordures. Nena s'agenouille et commence à manger les ordures. Gorda regarde. Puis fait de même.

GORDA. Voilà. C'est bien, ma libellule ! Tu vois, quand tu veux...

Noir.

Valérie Poirier

Les Bouches

*Merci aux Maisons Mainou
et tout particulièrement à Gérard Chevrolet*

Création de *Les Bouches*

Le 9 février 2006,
au Théâtre du Grütli, Genève

Mise en scène : Stéphane Guex-Pierre

Avec :

Félicité : Anne-Marie Delbart

Zora : Anne-Laure Julien

Lili : Isabelle Migraine

Arbaze : Philippe Morand

Raymond : Stéphane Guex-Pierre

Personnages

Félicité, environ 50 ans

Zora, sa fille, métisse, 15 ans

Lili, environ 35 ans

Arbaze, 40 ans

Raymond, 50 ans

Un hôtel situé non loin de La Vue-des-Alpes.

SCÈNE 1

C'est le matin, très tôt. Dans la cuisine. Lili, Zora et Félicité sont autour de la table. Zora fait ses devoirs.

LILI, *regardant par la fenêtre*: Ce qu'il est tombé cette nuit!

ZORA. Baléares, ça s'écrit avec deux r?

FÉLICITÉ. C'est le Raymond qui doit être content!
Il est pas passé avec son chasse-neige?

LILI, *sans la regarder*: Ils viendront plus avec le chasse-neige. La commune, ils ont dit au Raymond de plus venir. C'est plus la peine, ils ont dit, dans trois semaines, elles sont loin.

Un temps.

ZORA. Pourquoi il obéit, le Raymond?

LILI. C'est pas moi qui décide, il dit.

FÉLICITÉ. Dans trois semaines on sera encore là.

LILI. J'aimerais vous croire.

Un temps. Debors, il continue à neiger.

FÉLICITÉ. Une menace d'expulsion... Pire que si on était des bandits.

LILI. Ça se voit tous les jours. C'est légal.

FÉLICITÉ. Je m'en tamponne de la légalité. Je bouge pas d'ici. Plutôt crever. *Un temps.* Savez, Lili, une balle perdue... c'est vite fait.

LILI. Qu'est-ce que vous dites, Félicité ?

FÉLICITÉ. Si Dieu fait pas son travail... J'ai bientôt plus de salive à le prier jour et nuit. Les derniers seront les premiers! On attend de voir, hein! Qu'est-ce qu'on peut faire? Être premier, ça nous changera, hein! Dépaysement garanti, c'est moi qui vous le dis! Vous venez, Lili? Faut aller déblayer la neige du gros Raymond. Une bonne volée de chevrotine dans le derrière du gros Raymond. Ça lui apprendrait à ce faux jeton.

ZORA. Baléares? Un ou deux r?

FÉLICITÉ. Allons-y pour deux, mon trésor, on va pas être chiche un jour aussi... miséricordieux!

La sonnerie du fax se met en marche. Toutes les trois regardent le papier sortir de la machine comme s'il s'agissait d'une chose surnaturelle. Un long temps. Zora se lève, elle déchire le papier et lit :

ZORA. Une réservation! Un monsieur... Arbaze...
il veut louer une chambre... aujourd'hui, il
arrive à midi!

SCÈNE 2

Zora, Lili et Félicité sont en train de faire le lit. On entend le tic-tac d'une pendule.

LILI. La pendule de Mouloud, elle marche ?

FÉLICITÉ. Il suffisait de la remonter.

Un temps.

LILI. Il est jamais venu la rechercher sa pendule.

FÉLICITÉ, *un peu sèche* : Elle est bien ici.

LILI. Vous vous souvenez le jour où il est arrivé avec cette grosse pendule attachée sur le dos. Il avait marché depuis Dombresson. On a ri. Vous vous souvenez ?

FÉLICITÉ. Oui, il la voulait sa pendule.

LILI. Depuis Dombresson... faut le faire.

ZORA. Hbibti, Hbibti, il disait.

LILI. Un vrai poème.

ZORA. Ça veut dire mon amour.

FÉLICITÉ. Aide-moi, Zora.

Elle lui tend un drap, elles le déplient.

ZORA. Ça sent le moisi.

Elles font le lit.

FÉLICITÉ. C'est la lavande. Puccini en rapportait d'Italie. Ça embaumait dans toute la maison.

LILI. La lavande de Puccini... *Elle chantonne un air d'opéra.*

Zora chante avec Lili et s'affale sur le lit.

FÉLICITÉ. À midi, on sera jamais prêtes. Passez-moi une taie, Lili !

LILI. Un homme captivant...

FÉLICITÉ. Dans l'armoire.

Lili continue à chantonner.

FÉLICITÉ. Derrière vous.

Lili se regarde dans le miroir.

FÉLICITÉ. Vous n'êtes pas dégourdie, Lili.

LILI. J'ai grossi.

ZORA. Une fois il y avait de la neige et Puccini avait bu du vin, il s'est couché dans la neige, il voulait plus se relever et il criait des trucs dans une langue très triste que personne comprenait. J'avais jamais vu un homme pleurer. À cause de ça, j'ai un peu regretté qu'il s'en aille parce que j'ai vu qu'il avait une âme.

FÉLICITÉ. Pendant neuf ans on a été dans les bons papiers du bon Dieu mais, quand on est heureux, on oublie ses prières, il a pas aimé.

LILI, *découvrant dans l'armoire une pile de cartes postales* :
Horacio... j'espère qu'il est content avec sa nouvelle jambe.

FÉLICITÉ. Il y en a qui ont eu moins de chance. Saloperie de tunnel.

Un temps. Félicité observe discrètement Lili.

LILI, *lisant une autre carte* : Tanti baci da Roma...
Gino.

ZORA. Il adorait les abeilles, Gino, son âme devait ressembler à une petite ruche...

LILI. Tu te souviens de Gino ? T'étais pas née.

FÉLICITÉ. Bien sûr qu'elle était née. Elle avait sept ans quand ils sont partis les ouvriers du tunnel.

ZORA. Je me souviens parce qu'après maman voulait plus sortir du lit. Tout le monde pleurait. J'avais l'âge de raison.

Lili nettoie les vitres.

ZORA. Tu étais jeune à l'époque.

LILI. Je suis pas vieille.

ZORA. Je sais pas ce qu'il te faut ! T'as dépassé les trente. Tu crois que tu trouveras un mari ?

LILI. Miki voudrait bien m'épouser.

ZORA. Moi, les maris, ça ne me dit rien. Toujours en vadrouille à faire les malins ! Et puis chauves avec des conversations, oh ! là là ! *Un temps.* Tu vas pas épouser Miki ?

LILI. Il est gentil.

ZORA. Il est vieux. Tu vas t'embêter avec.

LILI. J'aime bien les vieux.

FÉLICITÉ. Moi, les hommes ça ne me dit plus. Je suis trop vieille. L'amour, j'ai fait une croix dessus.

Un temps. Elles rangent la chambre. On entend le bruit des bouches d'aération du tunnel.

FÉLICITÉ. Encore ces bouches.

ZORA, à Félicité: Gino, c'était ton amant ?

FÉLICITÉ. Tu veux une claque ? Arrêtez, Lili, c'est pas drôle.

LILI. Arbaze, c'est pas un nom d'ici.

FÉLICITÉ. Vos vitres, on voit pas à travers.

SCÈNE 3

Arbaze est sur le seuil. Les trois femmes s'apprêtent à l'accueillir.

FÉLICITÉ. Parlons de tout, du temps, donnez-nous des nouvelles du monde. Est-ce qu'une guerre a éclaté? Un avion s'est écrasé? Parlez-moi des grèves et des licenciements, des famines, des dernières avancées technologiques. Nous ne savons rien de ce qui se passe dans le monde. Nous vivons sous une épaisse couche de neige et la rumeur du monde ne parvient pas jusqu'ici.

ARBAZE. Je me suis perdu. Avec cette neige... tout se ressemble. Je suis monté par les Roches et après... plus moyen de retrouver mon chemin.

ZORA. Vous avez la Jungfrau en face. Nous, on est juste derrière.

ARBAZE. La Jungfrau?

ZORA. Une montagne. Ça veut dire la jeune fille.

ARBAZE. Je n'ai pas fait attention. J'étais pressé.

ZORA. Dommage! *Un temps.* Vous venez d'où?

FÉLICITÉ, *faisant entrer Arbaze*: Laisse donc monsieur s'asseoir un moment. Quand il aura goûté ma gibelotte, il nous racontera d'où il vient. J'entends que vous n'êtes pas du coin, votre accent chante, vous n'avez pas la langue âpre et rugueuse des gens d'ici. Asseyez-vous, monsieur, dans ma maison, les étrangers ont toujours été les bienvenus.

Elle s'aperçoit qu'elle a laissé traîner son fusil sur la table et s'en empare.

ARBAZE. Je ne reste qu'une minute. Je dois me rendre au Douvet. Des gens à voir, je repasserai plus tard.

LILI. Vous avez vu le film ?

ARBAZE. Quel film ?

LILI. L'histoire de cette femme qui se fait dévorer par les loups dans les bois. Une histoire vraie à ce qu'il paraît. Ils l'ont tournée au Douvet.

FÉLICITÉ. Autrefois il y avait des loups dans les forêts du Douvet, c'est connu.

LILI. Avec Jacques Court et Mirela Paradi.

ZORA, *à sa mère*: T'étais déjà née ?

FÉLICITÉ. Merci bien ! Je suis vieille mais pas à ce point !

ARBAZE, *désignant le fusil de Félicité*: Et ça, c'est pas pour chasser le loup ?

FÉLICITÉ. Quand les pensées tournent en rond comme des petits chevaux dans un manège, une bonne volée de plomb dans une cible et la tête devient moins lourde à porter. Alors cette giblotte ?

ARBAZE. J'ai plus le temps. Il faut que je me sauve. Vous pouvez me la garder ? *Il dépose sa mallette.*

FÉLICITÉ, *prenant la mallette*: Vous perdez pas. Attention aux congères sur les bords de la route !

ZORA. La Jungfrau, à droite sur la route du Douvet.

ARBAZE. Je ferai attention, jeune fille, c'est promis !

SCÈNE 4

FÉLICITÉ. Il ressemble...

LILI. C'est vrai, j'avais remarqué.

ZORA. Moi aussi.

FÉLICITÉ. Les mêmes yeux.

LILI. Oui. La voix surtout.

FÉLICITÉ. La voix ?

ZORA. La voix de qui ?

LILI. De qui on parle ?

FÉLICITÉ. C'est... sans importance.

Un temps.

LILI. Vous avez vu ses mains ? Fines, blanches, soignées. Un bel homme, vous ne trouvez pas, Félicité ?

ZORA. Il a une alliance t'as vu.

LILI. Oui.

ZORA. Il a regardé tes jambes, tout le temps, j'ai vu.

LILI. Sa voiture... Tu sais combien ça vaut une voiture comme celle-là ? Dans les soixante mille.

FÉLICITÉ. Dieu est un chic type quand ça lui prend, il ne nous a pas envoyé un tocard. Zora, va nous chercher à boire !

ZORA. Je ne suis pas ta boniche et je n'ai pas envie que vous fassiez la java.

FÉLICITÉ. Ne commence pas à m'énerver, négriïlonne ! Va chercher du whisky. On ne boira qu'un tout petit verre Lili et moi. Un tout petit verre pour fêter l'arrivée des beaux jours.

ZORA. Faut être cinglé. Il y a des gens qui crèvent de faim... et des types s'achètent des bagnoles à soixante mille. *Elle sort.*

FÉLICITÉ. Vos jambes, vous devriez les cacher.

LILI. Ce serait dommage, c'est ce que j'ai de mieux.

Un temps. Sourires.

LILI. Avec notre veine, je parie qu'il reviendra pas.

FÉLICITÉ, *désignant la mallette*: Et ça alors ?

LILI. Elle est fermée ?

FÉLICITÉ. Je ne sais pas.

LILI. On ne peut pas... ?

FÉLICITÉ. Vous n'y pensez pas.

LILI. Non.

Félicité soupèse la mallette.

LILI. Elle est lourde ?

FÉLICITÉ. Pas tellement.

LILI. Je peux ? *Elle soupèse la mallette* : Il y a rien là-dedans.

FÉLICITÉ. Peut-être des papiers ?

LILI. Ou de l'argent ?

Un temps.

FÉLICITÉ. Pensons à autre chose.

LILI. Vous avez raison.

Un temps. Zora revient avec des verres.

ZORA. Qu'est-ce qu'il y a ? *Elle voit la mallette* : Vous avez fouillé dans ses affaires ?

FÉLICITÉ. Non mais, ça va pas ?

LILI. On se demandait seulement...

ZORA. Il y a peut-être une femme coupée en morceaux...

FÉLICITÉ. Où est-ce que tu vas chercher des idées pareilles ?

ZORA. Ça ne m'étonnerait pas... des petits bouts de femmes... des orteils, des nez...

LILI. Elle est bizarre cette gamine.

ZORA, *prenant le verre de Lili* : Laisse-moi tremper les lèvres.

LILI, *à Félicité* : Je peux ?

FÉLICITÉ. Les bébés ne boivent pas de whisky.

LILI. Faut un début à tout.

FÉLICITÉ. Je sais pas.

Un temps. Zora boit.

ZORA. Il saura pas. Juste un petit coup d'œil. On ne touche à rien.

LILI. Si c'est un flic ?

FÉLICITÉ. C'est pas un flic.

LILI. Vous avez raison.

ZORA. Je parie qu'il a fait un mauvais coup. *Un temps*. Qu'est-ce que ce type vient faire ici ? Dans le cul du monde, avec sa voiture à soixante mille ?

Manon Pulver

Au bout du rouleau

Au bout du rouleau est une comédie désastreuse. Deux femmes s'y noient dans leurs discours comme des naufragés loin des côtes. La mise en scène devrait montrer dès le début la dichotomie entre leur aspiration à se réfugier dans leur discours égocentrique et leur empêchement dans un auto-coiffage que ni l'une ni l'autre ne maîtrise.

On sentira simplement tout de suite que F1 connaît mieux les lieux et les appareils à disposition que F2.

Il y a donc d'une part les dialogues écrits, et d'autre part le jeu burlesque avec le salon de coiffure automatisé, qui, lui, est laissé à l'imaginaire du metteur en scène.

L'espace est plongé dans le noir, seule F1 est éclairée. Après sa première réplique, F2 aussi est éclairée. Puis apparaît le décor, un salon de coiffure, abstrait et absurde, avec idéalement des effets visuels et des machines et objets farfelus qui seront les partenaires-ennemis des deux femmes.

Au début, les deux femmes sont assises les cheveux mouillés face au public. Elles semblent se parler à elles-mêmes, avec cette posture typique que l'on prend face au miroir du coiffeur, qui renforce l'impression d'artifice un peu absurde qui se dégage de chacune. Il est imaginable qu'elles se ressemblent, l'une paraissant éventuellement un peu plus âgée que l'autre, elles ont entre 40 et 50 ans.

- F1. Cette fois, c'est fait. Je n'ai plus d'amis.
- F2. C'est ce que je me dis toujours quand je suis déprimée.
- F1. La vérité, c'est que je n'en ai jamais eu.
Je croyais avoir des amis, parce que je pensais qu'après trois dîners sans coucherie on méritait ce titre.
- F2. Et puis, un jour, je me suis rendu compte que c'était vrai.
C'est là que j'ai commencé à réfléchir à la question.
- F1. C'est fou ce que j'ai pu être malheureuse quand mes amis m'oubliaient.
Je pensais que les perdre serait un véritable suicide social.
La fin de ma civilisation.
- F2. Je suis condamnée à ne pas avoir d'amis parce que je n'ai jamais voulu que des amants.
- F1. Et là, tout d'un coup, s'ouvrent de nouvelles perspectives.
C'est peut-être le temps du soulagement, de la délivrance, de la renaissance : je suis sans amis.

- F2. Attention, quand je dis amants, je m'entends.
Je veux dire des relations amoureuses de par leur intensité.
Des dons de soi, absurdes, totalitaires.
- F1. Pour la nouvelle année, pas un nom, pas une adresse, et, surtout, aucun numéro de téléphone à recopier dans mon agenda.
- F2. Des échanges passionnels, conflictuels, épuisants.
- F1. Pas de vœux à envoyer. Pas d'invitations entre lesquelles il faut choisir.
Pas de cadeaux à faire ni, surtout, à recevoir...
Plus besoin de remercier.
Pas de merci... La libération.
- F2. Évidemment, après, les malentendus, les jalousies, les trahisons... sont aussi inévitables.
- F1. Bon, ça fait un drôle d'effet quand même.
Comme une agacerie désagréable, là, juste dans le ventre.
Comme un vide.
Ben oui, c'est ça, un vide.
- F2. On n'échappe pas aux larmes, aux mots définitifs, à la perte.
- F1. On risque de compenser par de la boulimie quand on confond l'espace, positif, avec le vide,

négatif. Il faut que j'évite de confondre.
Le vide, c'est de l'espace. Ça, c'est positif.

F2. Me voilà de nouveau toute seule.
J'ai gagné quelques inimitiés au passage, les
bienveillants qui prennent parti pour une cause
dans un conflit qu'ils ne comprennent pas, et,
bien sûr, une angine, comme à chaque fois.

F1. Pour commencer, je vais faire du sport.
M'occuper de moi.
Un esprit sain dans un corps sain. C'est la
première condition pour une solitude heureuse.

F2. Je somatise toujours.
Chaque rupture est difficile à avaler.
Les sentiments qui s'épuisent me restent en
travers de la gorge.

F1. « Qui cesse d'être un ami, ne l'a jamais été... »
Voilà que tous mes amis ont gentiment cessé de
l'être.
Alors, qu'est-ce qu'ils pouvaient bien être, ceux
que je rangeais dans cette catégorie ?

F2. Alors, je m'alite, je me terre, je me recroqueville.
Je me détache avec fièvre.

F1. Disons des confidents.
En fait, un ami, c'est avant tout une oreille.
Et depuis que j'ai cessé de parler et surtout
d'écouter, je n'ai plus d'amis.

C'est logique.

Pour faire exister un ami, il faut lui faire des confidences et recevoir les siennes. J'ai tué mes amis lorsque je me suis tue.

F2. Après, convalescence. À l'ancienne.

Promenades solitaires, cigarettes mélancoliques appuyée à des balustrades...

Lectures interminables et peu concentrées, repas froids, et, concession à la modernité: le plateau télé. Esthétiquement déplorable, mais efficace.

F1. Je suis aussi devenue sourde. Je suis tellement lasse d'entendre parler les autres.

De faire semblant de comprendre, de m'appliquer à consoler... D'attendre mon tour pour me répandre...

Je suis lasse de partager.

F2. Pour changer de programme, je prends alors un amant.

Mais au bout d'un certain temps il faut que j'en parle à quelqu'un.

Alors, il me faut de nouveau un ami.

J'ai une consommation anormale d'amis, d'amants...

Une sorte d'anthropophagie.

Je n'ai plus d'amis parce que je les ai tous dévorés.

Mon carnet d'adresses est un ossuaire.

F1. Je me demande si je n'ai pas fait semblant tout le temps en amitié.
Comme on simule le plaisir sexuel, j'ai feint la complicité.
Ces fameux signes « qui ne trompent pas ». Je les connais par cœur.
Je les ai récités à tour de bras.

F2. Me voilà donc sans amis.

F1. Je n'ai pas de plantes vertes parce qu'elles crèvent quand on ne les arrose pas, pas de chien parce qu'il faut le promener, pas d'enfant parce que...
Non, ça n'a vraiment pas de rapport, sauf que toutes ces choses s'entretiennent. Et, entretenir, c'est fou ce que ça me lasse. Tiens : entretien, on y revient.

F2. Je ne veux plus susciter de sentiments exagérés.
C'est vrai que je l'ai toujours fait. J'ai même tellement tout confondu et amplifié qu'il m'arrivait de mettre mes amies dans mon lit et mes amants dans les confidences... Ça généré de ces psychodrames... Et surtout des reproches. Ah, plus de reproches...

S'adressant maintenant pour la première fois à F1 :

Aujourd'hui, je change les règles.
C'est une rare opportunité qui nous rassemble.
Sûrement pas le fruit du hasard.

F1 se tourne lentement et avec une certaine raideur vers F2 :

F1. Vous faites erreur je crois.

Je n'ai plus d'amis, c'est sûr, mais, malgré les quelques commodités qui s'en trouvent momentanément supprimées, je compte bien persister dans cette voie.

Elle m'ouvre des perspectives insoupçonnées.

Les amis, c'est des soucis, des responsabilités, et, en fin de compte, ça ne s'intéresse jamais à moi autant que je le souhaite.

F2. Comme je vous comprends.

Je suis moi-même une très mauvaise amie.

Je venais justement de faire le point et de constater que je n'avais jamais pris la mesure de mon incapacité à susciter et à éprouver un sentiment d'amitié véritable.

C'est sur cette base que nous pourrions nous fréquenter sans risque. Nous serions dans le plein sens du terme des fréquentations.

À partir de là, elles vont entamer un jeu un peu ridicule dans le salon, mettant puis enlevant des bigoudis, etc. Le jeu et la scénographie (à l'arrière-plan des têtes portant des perruques, des sèche-cheveux et des casques qui fonctionnent avec de la monnaie), ainsi que l'absence de coiffeur, induisent qu'il s'agit d'une sorte de « self-service » de la coiffure : un « bair-self ». Le jeu avec l'espace et les objets se poursuivra au fur et à mesure, ne devra pas être outrancier

ni trop prenant, mais accompagnera leur discussion d'une sorte de burlesque involontaire.

F1. C'est ça. Et vous allez me prendre du temps, je vais occuper le vôtre, et très vite nous nous sentirons des droits et des devoirs.
Non, non, ce n'est pas une bonne idée.

F2. Ni droits ni devoirs. Et, surtout, pas d'exaltation. Pas de fous rires ni de regards entendus, de compréhension à demi-mot. Un pragmatisme sans ostentation.
Enfin, regardez-nous. Rien ne nous attire l'une vers l'autre. Nous sommes les plus évidentes non-amies qu'il soit possible d'imaginer.

F1. On devient si vite dépendant. J'ai été affreusement dépendante de mes amis, comme je le suis encore de mon miroir et de mon pèse-personne. Je les utilise pareillement pour m'évaluer, et je m'évalue compulsivement.
Savez-vous qu'il m'arrive de me peser quatre fois par jour et de rester des heures devant la glace à vérifier si je n'ai pas pris une ride ?

F2. Je ne vous renverrai rien, je ne vous regarderai pas. D'ailleurs, je vous avais à peine remarquée. Vous ne me signifiez rien.

F1. Je suis déçue et décevante.
J'ai décidé de me complaire dans l'apitoiement sur moi-même. Il me faut éviter tout contact qui

pourrait me faire dévier de cet égocentrisme complaisant.

F2. Ne craignez rien. Rien en vous ne m'attire.

Je ne vous engloutirai pas et je pourrai vous parler sans que vous m'écoutez jamais, tandis que vous me parlerez toujours sans que je cherche à vous comprendre. Nous ne compatirons pas à notre sort, il est trop dénué de charme pour nous leurrer. On nous dira amies, ou même rivales, qui sait ? et nous ne serons rien. Ce sera inoffensif et charmant. Acceptez !

F1. J'ai décidé d'assumer pleinement le monologue.

Je n'ai de toute façon jamais parlé que toute seule, même si mon éducation m'a répété que cela ne se fait pas. Tout ce qui se fait tout seul est suspect, même pour prier, il faut faire appel à Dieu.

Faire l'amour tout seul, par exemple. C'est inquiétant, c'est sale, c'est dangereux. Comme de se regarder dans une glace trop longtemps. C'est pas sain, quoi.

Eh bien, je veux me réapproprier mes droits sur moi-même. Sans concessions.

F2. J'ai tellement de souvenirs. Je peux désormais me promener dix ans entre les tombes de mes chers disparus.

Vous me donnerez le bras et non la réplique.

Pas pour la compagnie, juste pour le contrepoids.

Ce sera très précisément une relation stable.

F1. Ah ça, c'est une définition qui me plaît. Ma dernière amie en date me présentait toujours comme étant sa « meilleure amie ». Je mesure aujourd'hui la portée de ce terme. Un sens littéral qui dépasse de loin l'utilisation commune qui en est faite. Mon « meilleur » ami, le plus performant. Le plus utile. Le meilleur rapport qualité-prix actuellement disponible. Bien coté à la Bourse aux amis... Comme les « bons » clients, quoi. Leur bonté tient à la régularité avec laquelle ils ouvrent leur portefeuille. Bref, tout ça pour vous dire qu'elle s'est mise dernièrement à me faire les pires reproches sur mon caractère, qu'elle connaissait pourtant depuis toujours, puis elle m'a réclamé l'argent qu'elle m'avait généreusement offert un jour que je me trouvais dans une passe difficile, et elle a ensuite disparu mystérieusement dans la nature. Depuis, je réfléchis, et je réalise que sa définition me flattait et que sa sollicitude me rassurait. Mais je n'avais jamais rien fait pour mériter ni l'une ni l'autre. En fait, je suis triste de sa défection comme on est triste de se voir retirer un prix qu'on nous a attribué par erreur : on se sent doublement démasqué. ... Votre proposition est originale, mais je redoute votre lucidité. Pour des esprits comme le mien, le cynisme est une menace attachante.

F2. Vous parlez beaucoup quand même. Il faudra me ménager des plages aussi.

Par exemple, un jour prochain je vais vouloir parler de mon enfance. Sans être interrompue, sans commentaires. Et ça risque d'être long.

F1. J'ai eu ça aussi, une enfance. Et même une amie d'enfance. Qui m'est restée assez longtemps sur les bras.

On pouvait rire comme des bossues à la cinquantième évocation de nos frasques.

Jusqu'au jour où j'ai ressenti la stérilité de nos rituels, et j'ai trouvé ça ridicule. Et c'est là que j'ai réalisé à quel point elle était vilaine.

Un ami laid se doit d'être très inventif. C'est dur à dire, et justement je le lui ai dit. Je ne l'ai jamais revue.

F2. J'ai vécu un épisode particulièrement traumatisant dont je ne me suis jamais débarrassée. Eh bien, par exemple, quand vous serez bien absorbée dans vos pensées, j'en profiterai pour l'évacuer enfin.

Quel soulagement ce sera.

Je ne pourrai jamais éprouver de honte devant quelqu'un qui ne m'inspire aucune admiration.

Ne craignant pas de vous perdre, je ne ferai aucune fioriture et ne craindrai pas de vous lasser.

F1. Je n'ai pas dit que j'acceptais.

F2. Mais vous n'avez pas à accepter. Vous êtes totalement libre.

Nous pouvons nous tourner le dos sans avertissement.

Nous n'avons besoin ni de nous répondre ni de nous prévenir.

Ce n'est pas une relation, c'est...

Elle cherche.

F1. Une promenade.

F2. Si vous voulez !

F1. Oui, on prend l'air... sans être vraiment...

F2. C'est léger. La légèreté après tous ces drames.

F1. Une respiration après la syncope.

F2. Et surtout, pas d'harmonie.

La quête d'harmonie est une des choses les plus artificielles et pesantes qui soient.

Nous sommes totalement désaccordées, c'est ce qui me convient, et qu'il convient de ne pas perdre de vue.

F1. Si je continue à vous parler, c'est donc que je vous cède. Et je tenais à durcir ma position asociale. Vous l'ébranlez.

F2. Surtout, restez comme vous êtes. C'est ainsi que vous m'êtes parfaite, faites comme si je n'étais pas là pour vous, mais par hasard. Comme quand vous vous asseyez sur un banc dans un parc. Vous n'allez pas imaginer que le banc est là pour vous spécialement, et qu'il va regretter votre fond de culotte. Vous n'allez pas non plus avoir le désir de l'emporter avec vous.
Eh bien, là, c'est pareil.

F1. Mmouais.

F2. Pour tout vous dire, je suis épuisée.
J'ai mis dans mes relations ce que d'autres ont engagé dans la peinture ou la poésie.
Je pense avoir épuisé les formes, je suis tarie.
En faisant abstraction des sentiments en amitié, je pense pouvoir explorer une nouvelle forme.
De l'amitié abstraite.
Seule l'abstraction me paraît désormais une évolution, tout le reste n'est plus que répétition.
Sortir de l'enfermement des affections et de leur pathétique souci de réciprocité, c'est mon projet.
Et nous en serons les sujets. Pas d'objet.

F1. Est-ce que je vais y trouver mon compte ? Je ne suis pas une artiste, moi.
Je suis une misanthrope honteuse qui a décidé de faire son *coming-out*.
Je ne fais pas dans la relation conceptuelle, vous voyez.
D'abord je suis beaucoup trop paresseuse pour ça.

F2. Mais vous n'aurez rien à faire. Juste être un peu là. Vous vautrer sans remords dans mon salon des indépendantes.

Très peu contraignant, je vous l'assure.

...

F1. Ma parole, vous avez un trapèze volant dans la tête! Moi, je suis plutôt ras les pâquerettes, voyez-vous. Très ras même.

Vous voltigez dans des sphères qui ne m'évoquent pas grand-chose.

F2. Ça me plaît.

F1. Je ne vous plaisais pas, pourtant.

F2. C'est exactement ça. C'est ce que je voudrais expérimenter.

Nous ne nous plaisons pas, ne nous plairons pas davantage dans dix ans, voici des critères neufs pour la distribution du rôle d'interlocutrice privilégiée. Du sang neuf.

F1. Vous parlez à nouveau de sang. Je me méfie de...

F2, *la coupant*: Vieille tournure, simplement.

Grâce à vous j'espère bien en trouver de nouvelles.

F1. En tout cas, celle que prend cette conversation ne me convient pas.

Vous m'avez fait perdre le fil de mon raisonnement et je m'emmêle dans le vôtre.

Voilà que ça recommence. Non, décidément je ne veux pas d'amis. Ni concrets, ni abstraits, ni virtuels, ni factices. Rien.

Je ne m'entends plus avec personne, et avec vous moins qu'avec quiconque.

Je ne veux pas essayer de vous comprendre, c'est le plus traître. C'est toujours comme ça qu'on s'attache, et, la plupart du temps, moins on comprend, plus on s'attache. On s'attache à comprendre.

Je ne renonce pas à l'affection de mes proches pour faire de la figuration dans votre performance. Trouvez un autre sujet. Je veux continuer à me dévitaliser en paix.

Sur ce, je vais vous laisser.

F2. Mais je m'y oppose formellement !

Vous êtes simplement braquée. Je vous comprends.

Il faut nous détendre. Par exemple, moi aussi, j'en ai assez du « vous ».

F1. De moi ?

F2. Non du « vous ». Du vouvoiement.

F1. Du vousoiement.

F2. Les deux sont possibles.

Bon, bref. Je trouve que nous devrions maintenant nous tutoyer.

F1. C'est une plaisanterie.

F2. Pas du tout. Je pense que ça vous mettrait à l'aise.

F1. Je ne suis pas mal à l'aise. Je suis juste agacée.
J'étais en train de faire le vide, de mettre les compteurs à zéro, et vous faussez tout.
Comme quelqu'un qui vous donne son numéro de téléphone au moment où vous essayez d'en retrouver un autre. Vous m'embrouillez.

F2. « Tu » m'embrouilles... si, essaie pour voir.

F1. Qu'est-ce que je disais? Vous m'interrompez tout le temps.

F2. « Tu » m'interromps... Allez! Essaie pour voir comment ça fait.

F1. Écoutez. Je n'ai jamais su faire de tri. J'ai fréquenté des tas de crétins parce qu'ils m'avaient choisie, et j'ai cessé de voir des gens formidables simplement parce qu'ils ne m'appelaient plus.

Vous vous adressez à moi au moment où je décide de ne plus m'occuper de personne, vous me proposez une idée complètement saugrenue, à laquelle je fais quand même, mine de rien, l'effort de m'intéresser, et maintenant vous voudriez par-dessus le marché que je vous tutoie alors que je déteste les familiarités hâtives.

Vous ne doutez vraiment de rien.

...

Si vous avez envie de me tutoyer, libre à vous, mais ne me demandez pas de vous imiter.

Puisque je ne suis pas censée tenir compte de vous, ça ne devrait pas vous déranger.

F2. Un point pour toi.

F1. Je croyais qu'on ne comptait pas.

F2. Encore une façon de parler.

D'accord. Va pour « tu » et « vous ». Moi je te tutoie, et tu me vouv... vousoies.

F1. C'est fou ce que vous m'énervez.

J'ai à peine constaté la vanité de mes relations que vous êtes là avec votre idée d'amitié expérimentale, une idée de mutant. Une idée ridicule, entre nous soit dit.

Exactement le genre de pseudo-idées qui nous traversent quand on n'a plus rien de valable à proposer.

Vous allez totalement à l'encontre de mes projets.

Je ne peux pas participer à une association, aussi idiote soit-elle, au moment où je divorce du monde.

...

Je me demande ce qui m'empêche de m'en aller sur-le-champ.

AU BOUT DU ROULEAU

QUELQUES INTENTIONS

Au Bout du rouleau est une comédie de l'épuisement, un *burn-out* comme on anglicise aujourd'hui, qui se traduit ici en fin de compte par un quasi-lapsus: la brûlure effective des cheveux.

Cet épuisement prend ici la tournure d'une confrontation loufoque, où s'effilochent les liens de base qui relie deux individus – en l'occurrence deux femmes – à leur image d'eux-mêmes et de ce fait au monde.

La coiffure comme lieu symbolique

Les dégâts opérés par *la société de consommation* atteignent ici la chevelure, à la fois symbole le plus archaïque de la vitalité et signe de la relation à soi et au monde – un signe extérieur aussi impérieux que frivole.

La comédie des apparences et de la fuite en avant, la logique du « faire plus avec moins », la solitude des êtres dans ce contexte, sont ici poussés vers un *paroxysme peroxydé*: les deux femmes expriment leur ratage personnel dans un dialogue destructeur et burlesque à la fois.

La relation comme miroir de soi

Ici la relation à l'autre est devenue un terrain miné par l'échec mutuel. L'amitié est truquée et traquée, la rencontre est devenue impossible par perte de force et de sens, deux éléments fondateurs de la vitalité. Impossible de trouver du sens lorsqu'il n'y a plus de moteur, mais impossible de trouver de la force là où le sens est perdu.

Souvent l'argument des drames est lié à l'amour, ou du moins à des sentiments forts. Ici il n'a trait qu'à l'amour (haine ?) de soi, et à l'incapacité de faire advenir le moindre sentiment. Pourtant la tentative de se reconstituer avec l'autre et dans le regard de l'autre traverse les deux protagonistes. Mais il est déjà trop tard, leur mouvement de solidarité est miné par cet épuisement même.

Le dialogue et le geste burlesque

Le dialogue est ici maître des personnages. Les deux femmes « sont parlées » bien plus qu'elles ne parlent, elles sont aux prises avec un discours de la défense et de l'agression qui les traverse et les empêche d'accéder à leur désir de (ré)conciliation. L'action burlesque qu'elles sont aussi obligées de subir rajoute à leur empêchement dans une situation qu'elles ont trop tardé à essayer de maîtriser. Leur dialogue est une construction aussi artificielle que touchante, entre le désir de manipuler et le désir de se confesser.

Les deux femmes réalisent que la solidarité et la véritable amitié n'ont jamais été leur souci et qu'elles n'arrivent plus à y accéder, alors même qu'elles prennent furtivement conscience que c'eût été un moyen de résister à la logique d'un système qui parvient encore à les ridiculiser avant de les anéantir.

MANON PULVER

Pascal Rebetez

Les mots savent pas dire

Création de *Les mots savent pas dire*

Le 24 octobre 2005,
au Poche, Théâtre en Vieille-Ville, Genève

Mise en scène : Philippe Sireuil

Avec :

Jeannot : Roland Vouilloz

Paule : Christine Vouilloz

Béridier : Pierre Dubey

La Mère : Anne-Catherine Savoy

Personnages

Jeannot, la quarantaine, maigre, agité par intermittence.

Creuse le bois avec un couteau

*Paule, la quarantaine, assise, lit ou fait semblant de lire en
mangeant des gâteaux de temps en temps*

Béridier, cantonnier

La Mère, femme jeune

Situation

*Dans une chambre-salle à manger avec un parquet à trappe
sculpté de lettres, d'abord dans son premier tiers supérieur, puis,
au fil du spectacle, inscrit dans sa moitié, et, à la fin, dans sa
totalité.*

TABLEAU 1

Le transistor radio-cassette diffuse le reportage en direct d'une rencontre sportive.

JEANNOT, *arrêtant la radio qui signale un nouveau*

but: Les gagnants ne savent pas...

Un temps. Il creuse le plancher.

Ce qu'ils perdent, ils ne savent pas. Toujours perdre, c'est mieux que gagner une seule fois, c'est mieux, hein ?

Paule hausse les épaules.

Pour perdre, il faut avoir. Sinon, pas la perte, l'absence... l'ignorance.

PAULE. Ah oui, oui. Si tu oublies ce que tu avais, tu oublies aussi ce que tu as perdu.

Un temps.

JEANNOT. Perdre un enfant, c'est pire. La peine, elle reste tout le temps.

PAULE. C'est toujours pire. Avec les enfants.

TABLEAU 2

Paule brandit un paquet de lettres.

PAULE. Nous aussi, on va tout perdre, tu le sais, Jean? C'est dans les écritures. Marqué. Tamponné. Signé. Le préfet, l'aménagement du territoire, la S.A. du Golf des Saintes. Sommat-ion! Sommat-ion!

JEANNOT. Tais-toi, le malheur, j'ai une phrase. Des fois ça vient quand je creuse. Le Jules du Sosthène, comment il disait?
Creuser le globe, faut creuser le globe?
Trop creuser n'est pas bon, les doigts en sang, mais aussi le vide, ça fait des trous, ça passe à travers, faut doser, le Jules du Sosthène, il est mort, crever dans son tonneau, à force de le creuser, mais il était vieux, à bout de course. Trop creuser n'est pas bon...
Et l'autre, là, dans son tonneau? Comment déjà?

PAULE. Quel tonneau?

JEANNOT. Pas le tonneau qu'est important. L'autre, l'antique avec sa lanterne. Comment? Comment?

PAULE. Diogène.

JEANNOT. Diogène.

PAULE. C'est écrit: « raser les derniers taudis... offrir à la région un nouvel espace de détente et une synergie dynamique entre l'économie et la nature. »

JEANNOT. Il est mort comment, Diogène?

PAULE. Bérédier a dit la fin de tout. Demain ou après-demain. Pour nous, hop! rideau, terminé, F. I. FI, N. I. NI. Ceux du Golf trop forts. Et toi trop faible, petit frère. Deux poids, deux mesures.

JEANNOT. Il est mort comment, Diogène?

PAULE. Bérédier, seul espoir. Pour après.

JEANNOT. T'as raison, pas important. Ça fait des trous. Pas savoir la mort, c'est mieux, sinon triste, le Jean devient triste avec la mort. Pas savoir, c'est mieux. Si tout connaître le comment du pourquoi, si savoir les derniers soupirs, les souffrances, les agonies, tout savoir les aaaaargh, les râles, tout savoir le comment ça fait des trous, mieux vaut disparaître, ils sont partis, mieux! ils ont disparu, mieux! ils vivent ailleurs, n'importe où, ils sont là-bas... Ils sont où?

TABLEAU 3

Bruits lointains d'engins de chantier, de travaux extérieurs.

JEANNOT. Tu entends les bruits ?

Paule, tu as entendu ?

Ils arrivent déjà, les casqués !

Dès qu'on évoque la mort, ils rappliquent. Aïe !
Sont là. Chut !

Non, t'entends pas. T'entends plus. Tu as fermé
tes écoutilles, le monde, toute la tempête, ça
glisse sur toi, les femmes et les enfants d'abord,
capitaine des fleuves impassibles, fermée au
monde. Il n'y a que moi qui creuse, nom de
Dieu !

Paule jette de fréquents regards vers l'extérieur.

C'est la religion qui a inventé un procès avec des
machines électroniques à commander le cerveau !

C'est la religion, juste pour le procès.

Insoucieuse de tous les équipages ! Baignée dans
le poème... flottaison blême !

Ha, ha ! tu as les lettres, moi, je les creuse !

Après, ils pourront toujours venir ! Pied ferme,
ça les attend.

Viendront pas, des chiards, des petits rats, des
cloportes !

Aïe !

Paule! Me suis là tapé. Fait mal, fait mal, fait mal.
Paule, Paule, fais le bien, fais le bien, fais le bien
pour Jeannot.
*Elle touche la main de Jean et murmure, puis fait des
signes de croix.*
Fais-le mieux.

PAULE, *chantant* :

Un petit garnement
S'amouracha d'un âne
Il l'aimait tellement
Qu'on vit dessus son crâne

Pousser de longues oreilles
À l'âne tout pareil
Pousser de longues oreilles
À l'âne tout pareil...

Mais quand l'âne fut mort
Changé en salami
L'enfant, coquin de sort
Se trouva sans ami

Seules ses oreilles pendaient
À l'âne tout pareil
Seules ses oreilles pendaient
À l'âne tout pareil...

Alors un cheval fou
Sans fer, sans liens, sauvage
L'emmena sur son cou
Au pays des nuages

Seules des gouttes de pluie
À l'âne tout pareil
Seules des gouttes de pluie
Tombent de ses oreilles...

Et les gouttes de pluie
Ploc et plaf, ploc et plaf
S'effacent dans la nuit
Ploc et plaf, ploc et plaf...

Jeannot s'endort ou plutôt s'absente en état cataleptique.

TABLEAU 4

Béridier entre. Il porte un cabas de victuailles.

PAULE. Tu peux entrer, Béri.

Merci pour les provisions. Je te dois combien ?

BÉRIDIER. Avec un baiser...

Il veut l'embrasser, elle l'évite.

Vingt-trois francs.

C'est le Grand Prix aujourd'hui. J'ai misé sur les trotteurs. Il y a un outsidère... un outsider, pardon : Hercule de Merteuil il s'appelle. À douze contre un. Paule, s'il gagnait, s'il gagnait, tu te rends compte ?

Désignant Jeannot :

Comment va-t-il ?

PAULE. Il descend. De plus en plus.

BÉRIDIER. Il faudra l'interner. Si je gagne, ne serait-ce que...

PAULE. C'est mon petit frère, Béridier, mon pauvre petit frère.

BÉRIDIER. Pas chez moi. Pas chez nous ! Maintenant qu'on approche du bonheur.

PAULE. C'est mon petit frère, mon pauvre petit frère.

BÉRIDIÉ. Paule, il y a combien de temps que je t'attends ?

Dix ans, quinze ans, tu ne le sais pas toi-même, hein ? Moi, je sais. Toutes ces allées et venues, du temps de ton papa déjà... quand il n'était pas là, parce que sinon, ah là là !

Il faut savoir saisir sa chance. Comme au PMU. Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Ça n'a aucun rapport avec toi. Bien mal acquis ne profite jamais. Disons qu'il faut savoir attendre sa chance, et quand elle est enfin là, la chance, même si ça fait longtemps, hop ! il faut la saisir... la chance !

Il veut l'embrasser.

Hein ! mon quinté gagnant !

Ne te laisse pas contaminer, ma Paule. La folie, ça se chope comme une grippe. Il faut être raisonnable. C'est le progrès.

PAULE, *à la fenêtre* : Ils ont commencé ?

BÉRIDIÉ. Des pelles mécaniques énormes et des bulldozers, magnifique, c'est magnifique. Il ne va rien rester mais c'est notre chance, Paule, un signe du destin. Opération place nette. Après, entrent en scène les dameuses. Place nette, je te dis.

PAULE. Les dameuses ?

Désignant Jeannot :

Mauvaise herbe...

Dans les bras de Bérudier.

Moi, dameuse, toi, bulldozer !

Rires. Jeannot bouge.

BÉRIDIÉ. J'ai à faire. Au boulot. Faut pas rigoler.

Tu rassembles les souvenirs. Pas trop. Pas trop de souvenirs, ce n'est pas bon. C'est petit chez moi.

PAULE. Comment c'est ?

BÉRIDIÉ, *savourant* : Tu me fais toujours répéter.

Toute petite déjà, tu voulais tout savoir.

PAULE. Encore.

BÉRIDIÉ. Avec un baiser alors...

Elle lui accorde un baiser.

Il y a le chauffage central, bien sûr. Une machine à laver avec douze programmes. Et la télévision avec encore plus de programmes. Il y a un canapé et deux fauteuils accordés, deux fauteuils, Paule, pas un : deux ! Il y a une salle de bains avec tout le confort dont tu peux rêver : une baignoire sabot à cause de la place, mais qui fait douche aussi, c'est au choix. Et l'eau chaude et l'eau froide, ou si tu préfères l'eau tiède, celle qui emballe la peau à la même température que ça fait comme une caresse, c'est au choix. Et aussi un vide-ordures. Tu ouvres et tu jettes. Place

nette. Il n'y a jamais de déchets. Que du neuf
toujours. Pas comme ici.
Ici, c'est déjà du passé.

PAULE. Et un ascenseur ?

BÉRIDIÉ. Il est en panne, à cause des voyous.
Il faut faire attention aux voyous.

PAULE. Sortirai jamais. J'aime pas ça, le dehors.

BÉRIDIÉ. Il faudra l'interner ! C'est le plus raison-
nable. Une nouvelle vie nous attend. J'y ai droit.
Je t'ai assez attendue, Paule, ma chérie. Tu as
besoin de moi. Il faut que j'y vais... que j'y
aille... Bérédier, un fin trotteur ! Le 7, le 15, le
12, l'as et le 8.

PAULE. Vite, reviens-nous vite !
Tu ouvres et tu jettes. Place nette.

La pièce de théâtre Les mots savent pas dire est née à la suite d'une confrontation de Pascal Rebetez avec le plancher de bois gravé de Jeannot, présenté à la Collection de l'Art Brut, à Lausanne, en 2004.

L'histoire de l'œuvre et de son auteur est particulièrement saisissante.

Jeannot (1939-1971), enfant du pays basque, en France, suit ses classes et envisage de devenir instituteur. Mais suite à un chagrin d'amour, il renonce à son projet. Il décide alors de quitter la maison familiale et se fait incorporer dans un régiment de parachutistes en Algérie. Apprenant le suicide de son père, il rentre au pays pour s'occuper de sa mère et de sa sœur et pour gérer l'exploitation agricole.

Au décès de leur mère, les deux enfants s'enferment dans la claustrophobie. Ils refusent d'enterrer le corps dans le cimetière paroissial et l'ensevelissent à l'intérieur de la maison sous un escalier. Jeannot entreprend alors de graver à l'aide d'un couteau le plancher de sa chambre sous lequel gît la défunte. Il s'adonne à cette création testamentaire, ultime, durant cinq mois, avant de mourir d'inanition. Il est âgé de trente-deux ans.

Le texte gravé dénonce avec virulence l'Église, Hitler et le monde électronique, notamment. Composé en lettres

capitales, il ne contient aucun signe de ponctuation et se présente comme un flux ininterrompu de paroles. Ainsi, la part protestataire des mots se fait d'autant plus véhémente. L'écriture devient aventureuse, dotée d'une grande force d'incantation et d'invocation. L'énergie sauvage et poétique qui s'en dégage restitue à l'écriture sa puissance tout à la fois esthétique et dramatique. L'œuvre répond à une véritable nécessité intérieure, impérieuse, de l'expression.

Pascal Rebetez a découvert cette production d'Art Brut hautement fiévreuse et insurrectionnelle, et a commencé le soir même à rédiger son texte. Il a donné la parole à Jeannot, créateur du secret, du silence et de la solitude. Cette œuvre d'Art Brut – libre à l'origine de tout destinataire – a eu ainsi le pouvoir d'essaimer et de féconder l'écrivain.

L'œuvre du silence extrême trouve sa résonance.

LUCIENNE PEIRY
Directrice de la Collection de l'Art Brut



Jeannot

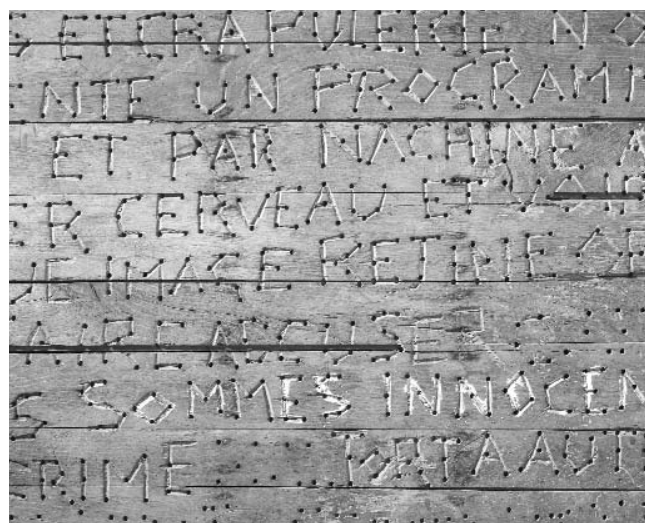
Sans titre (détail), 1971

plancher de bois gravé, 475 x 180 cm et 336 x 162 cm

Collection Bristol-Myers Squibb, Reuil-Malmaison

Photo: Claude Bornand

Archives de la Collection de l'Art Brut, Lausanne



Jeannot

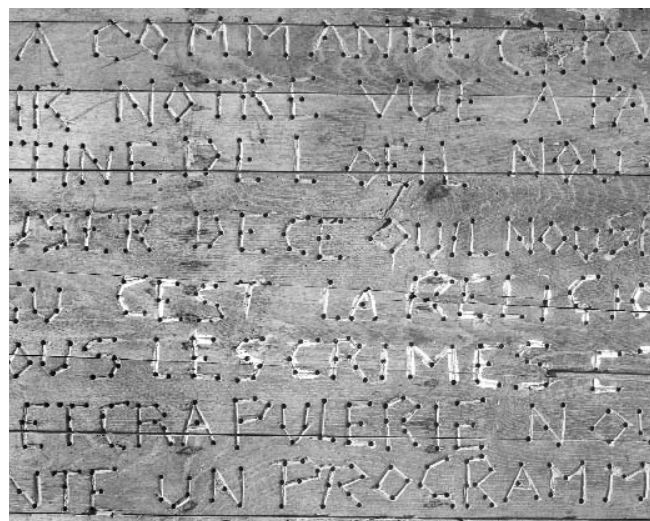
Sans titre (détail), 1971

plancher de bois gravé, 475 x 180 cm et 336 x 162 cm

Collection Bristol-Myers Squibb, Reuil-Malmaison

Photo: Claude Bornand

Archives de la Collection de l'Art Brut, Lausanne



Jeannot

Sans titre (détail), 1971

plancher de bois gravé, 475 x 180 cm et 336 x 162 cm

Collection Bristol-Myers Squibb, Reuil-Malmaison

Photo: Claude Bornand

Archives de la Collection de l'Art Brut, Lausanne